

## Empreinte

*Caroline Lerquin – B*

Tous les jours elle distribue de la nourriture.

Tous les jours elle regarde ces visages qui changent, qui sont les mêmes.

Des regards qui implorant, qui s'interrogent, qui détestent, qui crient, qui se perdent.

Elle tend des assiettes, des verres, des fruits, du pain à des mains timides et avides.

Les gestes disent la honte de recevoir et le besoin de survivre.

Elle a suivi Annie. Annie qui lui a dit qu'on avait besoin d'elle. Que chacun pouvait être utile.

Elle s'est vu autrement. Elle a cru pouvoir se redonner un sens.

Elle tend, elle distribue.

Dans le froid.

Dans le silence.

Dans les cris parfois quand tout s'emballe, quand les corps deviennent des vagues ballotées par une tempête née on ne sait où. Alors les femmes se serrent pour ne perdre aucun membre de cet être géant qu'elles ont créé de leurs corps. Les hommes se bousculent, s'attrapent s'injurient ou se sauvent.

Et elle, derrière son étal regarde, pétrifiée, vulnérable malgré son identité.

Elle est d'ici, elle n'est pas eux. Elle n'a pas fui. Elle connaît le port, elle connaît la ville. Elle y a des amis, elle a ses parents qui viennent la voir, parfois. Elle est née ailleurs mais elle a le droit d'être là. Elle est protégée par une petite carte plastifiée, avec sa photo dessus avec un numéro, une adresse, une date de validité.

Elle voudrait tendre ce même plastique rigide autour d'elle pour se protéger. Elle voudrait que s'inscrive sur les parois en caractères d'imprimerie : « française : fragile ! ».

Je suis juste venue pour aider...

Chaque soir, en rentrant chez elle, elle devient plus petite.

Elle s'était dit qu'elle grandirait mais elle rapetisse.

Elle s'est trompée.

Chaque soir il la suit.

A la distance respectable de la confiance.

Il ne veut pas lui faire peur.

Elle sait qu'il y a quelqu'un.

Elle ne veut pas se retourner. Elle ne veut pas qu'il disparaisse.

Et pourtant c'est elle qui va disparaître :

Ses habits tombent plus loin que ses doigts.

Sa jupe traîne comme une mariée crasseuse, errante tandis que ses bas se tirebouchonnent sur ses chevilles.

Elle traîne des pieds dans des chaussures immenses.

Personne n'a vu qu'elle avait changé. Elle monte sur une chaise et remplit les gamelles, comme tous les jours. Et personne ne la voit diminuer. Personne ne l'a jamais vu...

C'est un automate qui s'est perdu. Quelque part. Entre deux mondes. A la croisée de civilisations perdues. Sur un chemin nourrit de sacrifices, de rêves et d'espoirs. Sur un chemin sans route. Sur une chimère.

Des limbes. Des serviteurs, des âmes errantes. Le salut peut être... La mort, le sursis. Des êtres qui peu à peu disparaissent.

Il la suit.

Et voilà que cette nuit elle est tombée. Elle a marché sur sa traine. Elle a croulé sous le poids du tissu. Dans une marre de boue, maintenant, elle s'enfonce. Elle ne résiste pas. Sa protection invisible, ce leurre de la naissance, est tombé. Ses vêtements se gorgent. Son corps se glace. Elle ne sent rien. Elle s'enfonce.

Deux mains timides tirent l'étoffe trempée, soulève ce petit corps fragile, le délivre.

Il la déshabille en prenant soin de ne regarder que ses yeux.

Elle aussi le regarde et se laisse être la poupée qu'elle est devenue.

Il l'habille d'une mitaine.

Elle a chaud. Elle qui avait si froid se réchauffe. Au creux d'une main, moulée de bouts de laine.

Il est très beau.

Elle se sent très belle à travers ce regard noir, brillant.

Il ouvre la bouche pour parler mais que diraient ses mots ?

Ils n'ont pas la même langue.

Il faudrait mimer, il faudrait expliquer, il faudrait se forcer.

Il referme la bouche et sourit. Il a tout dit.

Elle se sert contre sa main. Le respire.

Le bout de ses doigts ont été brûlés, entaillés.

Il n'a plus l'identité du bout de ses doigts. Qu'importe l'identité du bout des doigts.

Il la caresse de cette chaire brûlée. Ce n'est que de la chaire. Brûlée.

Il est derrière, tout est derrière.

Tout est à venir.

Il la porte à ses lèvres.

Il la couvre toute entière d'un baiser.

Un baiser géant.

Un baiser magique.

Il lui dit :

« D'où je viens il y a ma famille.

D'où je viens il y a mes souvenirs.

D'où je viens, il y a une guerre.

Une guerre qui appauvrit les hommes, les libertés, l'espoir.

Une guerre qui détruit la beauté des choses et des êtres.

Une guerre qui prétend des mots incompris, utilisés, remaniés, ignorés.

Les gens qui m'aiment m'ont dit : « Pars, tu n'as pas l'âme à survivre à ces règles ».

Ils m'ont ouvert un grand livre invisible où ensemble nous avons regardé des images.

Des images de l'occident, de la liberté, de l'espoir.

Ensemble nous avons tourné des pages où nos envies se réalisaient ailleurs. Où j'allais, seul, devenir le rêve de tous.

J'ai quitté les personnes qui ont tourné ces pages avec moi.

J'ai emporté avec moi ce livre lourd.

J'ai voyagé avec beaucoup d'hommes et de femmes qui portaient aussi quelque chose d'invisible et pesant.

Nous avons comparé notre histoire, nos espoirs ou nous n'avons rien dit.

Ce fut un voyage long et silencieux où la peur nouait l'estomac autant que la faim.

J'ai vu beaucoup de morts. J'ai vu beaucoup d'assassins.

Je ne te raconterai rien petite poupée. Je vais tout ranger à l'intérieur de moi.

Ce que mes paupières ont refusé de cacher, ce que mes oreilles n'ont pu qu'entendre malgré la pression de mes mains.

Ici, je n'ai vu que toi ! »

Il est moins lourd d'avoir dit. Raconté. Soulagé.

Il a posé son livre.

Il a posé son histoire.

Il est face à elle maintenant. Minuscule lui aussi.

Elle soulève la petite pièce de laine pour le laisser entrer au chaud.

Elle pourrait raconter elle aussi.

Elle pourrait dire un peu de sa vie.

Mais elle a honte.

Raconter après lui ce serait mesurer la douleur.

Mais la douleur ne se mesure pas.

Elle lui demande :

« Tu crois qu'on va pouvoir vivre maintenant ? »

Leurs corps se perdent dans des mailles géantes. Bientôt il ne restera plus rien d'eux.

« Bien sûr que nous allons vivre ! »

Sur une route, au nord de la France, une mitaine s'envole.

Elle vole vers la mer. Une mer froide.

Une mer qui rejoint une autre mer, plus loin, plus bas, plus chaude.